Document généré le 25 avr. 2024 01:48

Vie des arts

Vie des arts

Jocelyne Gobeil et la sculpture portable

Jean-Claude Leblond

Volume 38, numéro 151, été 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/53600ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Leblond, J.-C. (1993). Jocelyne Gobeil et la sculpture portable. *Vie des arts*, *38*(151), 54–56.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JOCELYNE GOBEIL ET LA SCULPTURE PORTABLE

Jean-Claude Leblond

On est toujours un peu étonné de s'apercevoir que ceux qui soutiennent les artistes font parfois preuve d'une sensibilité beaucoup plus grande que ce que l'on pourrait imaginer. C'est le cas de Jocelyne Gobeil qui, depuis six ans, dirige une petite galerie d'art contemporain, à Montréal. Sa galerie est une des seules en Amérique du Nord qui soit spécialisée dans la sculpture portable, l'œuvre d'art destinée au corps humain.

Marie Mara Mira,
Maria, broche/objet, 1990,
Maillechort, cuivre, acier, corde.

Jocelyne Gobeil dans sa galerie
2154, rue Crescent, Montréal
Photo : Bernard Leduc

Timide et réservée, Jocelyne Gobeil occupe un local modeste aménagé avec beaucoup de sobriété et de discrétion. Les présentoirs répartis dans la galerie et les vitrines accrochées au mur montrent des objets qui intriguent, par leur originalité certes, mais qui, sur un plan plus formel, chevauchent plusieurs disciplines. «Il s'agit véritablement d'œuvres d'art, déclare Mme Gobeil, des pièces réalisées à exemplaire unique ou alors, bien que très rarement, en édition limitée ; des pièces dont l'originalité, la qualité esthétique et la qualité d'âme l'emportent quelquefois sur la fonctionnalité. Pourtant, ajoute-t-elle, les œuvres des artistes que j'expose sont conçues en fonction du corps humain.» Dans le domaine de l'art contemporain, le parti pris de Jocelyne Gobeil, c'est le corps, c'est ce qui, à Montréal, fonde l'originalité et marque la distinction de sa galerie. «Il n'est pas évident, souligne-t-elle, de faire reconnaître comme authentiques et véritables œuvres d'art, des objets que l'on associe traditionnellement à la décoration ou au design.»

La «galeriste» ne se livre pas facilement. Sa timidité en fait une personne prudente ; trop prudente, peut-être : de crainte de trop en dire ou de peur d'être mal interprétée, elle préfère garder le silence. On apprend tout de même de Jocelyne Gobeil qu'elle a enseigné l'art, mais qu'elle n'a jamais envisagé sérieusement d'entreprendre une carrière d'artiste. «Toute ma vie, explique-t-elle, a été centrée sur l'expression artistique mais, très jeune, j'ai choisi d'agir derrière l'artiste. C'est ainsi que je suis devenue marchande.»

UNE DÉMARCHE PLANIFIÉE

Sa galerie n'est pas née d'un coup de cœur soudain et plus ou moins improvisé. Elle est issue d'une démarche planifiée de longue main. «J'ai pensé à cette galerie pendant dix ans avant de l'ouvrir. J'ai suivi des cours de gestion pour petites entreprises et j'ai travaillé dans plusieurs galeries, surtout à Toronto où j'ai longtemps vécu, pour gagner une expérience vraiment de l'intérieur.» L'expérience acquise, elle a ouvert sa galerie, en 1987.

Mais pourquoi miser sur «l'œuvre à porter» ? Si elle laisse entendre que ce choix s'est fait intuitivement, on se rend compte en écoutant bien ses propos qu'il n'en est rien. «En art, confesse-t-elle, ma vision est résolument tournée vers le futur. Pour moi l'holographie et les techniques de visionnement du type «réalité virtuelle» frayent des pistes extrêmement prometteuses pour les artistes, même si, à l'heure actuelle, les résultats sont parfois décevants. Pour moi, les «œuvres à porter» représentent la nouveauté de l'expression et la recherche de la perfection appliquée au corps humain.» Elle considère que la perfection dans l'œuvre d'un artiste équivaut à ce que quelque chose soit dit comme jamais auparavant. L'originalité, tant de la conception que de l'exécution, doit être exemplaire. Sur ce point, elle ne fait aucun compromis.

DES SCULPTURES POUR LE CORPS

Car, dans cette histoire, tout tourne autour du corps, non pas pour l'ornementer et répondre ainsi à des fins décoratives, non pas pour le flatter ou pour honorer son apparence, mais pour contribuer à sa transformation et pour concourir à sa métamorphose. L'œuvre qui est donc davantage une sculpture miniature destinée à être portée, doit s'intégrer au corps et l'illuminer comme le ferait un rayonnement qui à son tour lui permettrait d'irradier. «Selon un triangle de relations, l'œuvre doit être l'expression d'un lien singulier entre l'artiste créateur, le porteur de l'œuvre et celui qui regarde, assure-t-elle.»

L'artiste néerlandaise Lam de Wolf qu'elle représente dans sa galerie, illustre bien ce que veut dire Mme Gobeil quand elle parle du corps. Lors d'une précédente exposition, l'artiste s'est intéressée au haut du corps,(tête,cou,– épaules) avec des pièces composées de matériaux divers. Dans sa prochaine présentation, son attention portera notamment sur la taille.

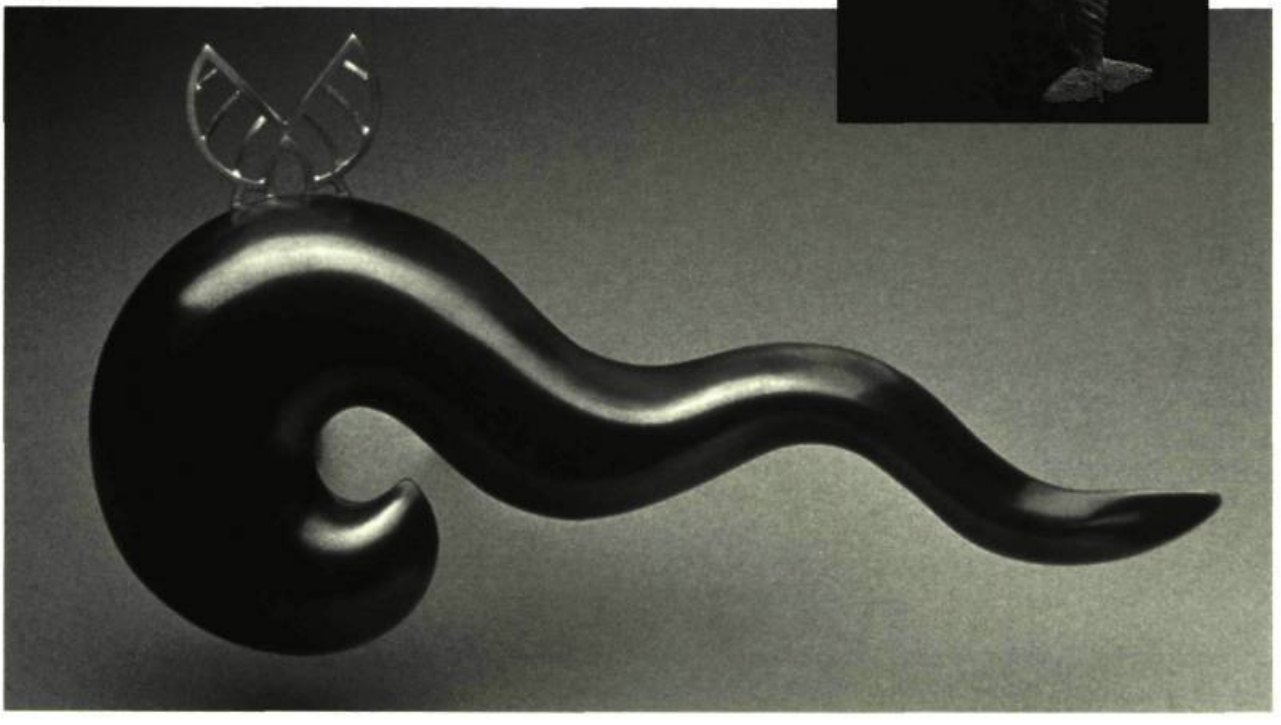
Toutes les pièces qu'on lui soumet ne répondent pas toujours pleinement aux exigences de Mme Gobeil. «Je recherche, dit-elle, l'authenticité du langage plastique, l'expression d'une créativité qui ne soit pas assujettie à une mode ; je me mets en quête de quelque chose d'unique, de transcendant, si vous voulez. Je ne présente dans ma galerie que des productions dans lesquelles je crois. C'est par leur «propre force» que les créations doivent me toucher, me convaincre. Sinon, ce n'est pas la peine.»

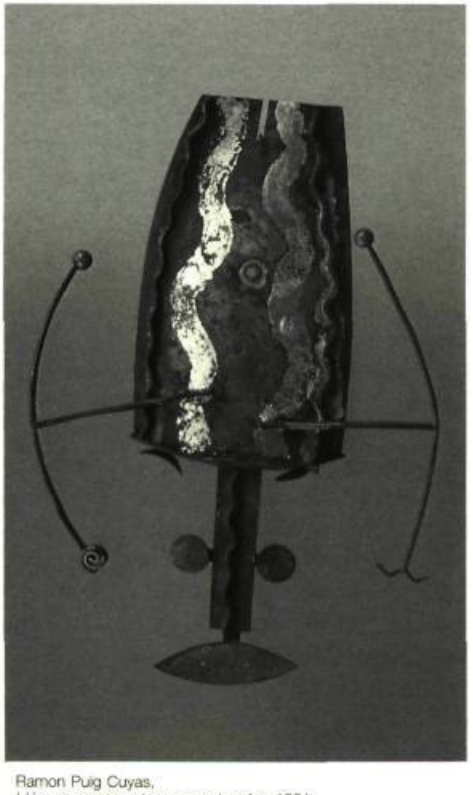
Œuvre portable de Lam de Wolf
tenue par Carole Simard-Laflamme.
Photo : Guy Beaupré.

Jocelyne Gobeil a récemment exposé dans sa galerie des pièces de Pamela Ritchie, une artiste néo-écossaise qui est aussi directrice de la section des bijoux au Nova Scotia College of Art. D'argent, de cuivre et d'or, les sculptures portables de Pamela Ritchie rappellent des formes et des symboles mythologiques. Sans doute doit-on percevoir dans ce «retour» au mythe que suggèrent les productions de plusieurs artistes d'aujourd'hui, une préoccupation sociale, une conscience des drames qui secouent nos sociétés et un désir de susciter une réflexion personnelle tout autant chez les personnes

James Bennett,
Rocaille, broche, 1991,
Cuivre, émail.

Pamela Ritchie,
Sans titre, broche, 1991,
Laiton, or.





Ramon Puig Cuyas,
L'écume caresse ton corps, broche, 1991,
Maillechort.

créatrices d'œuvres et chez celles qui les portent qu'auprès de celles que les unes et les autres fréquentent. La discrétion qui préside à l'exécution de ces œuvres, ne recèle aucune intention de promotion ou de propagande en faveur d'idées ou de méthodes particulières. Non, il faut y lire un simple vœu de partage.

La galerie Gobeil représente vingt-cinq artistes qui proviennent de tous les continents, mais en majorité d'Europe. La réputation de la maison dépasse progressivement les frontières du Canada. La qualité des expositions qu'elle monte et la grande rigueur créatrice et technique des œuvres fondent la stratégie sans laquelle le succès ne serait pas acceptable.Intransigeance de l'art.

Il faut reconnaître que les objets que présente Mme Gobeil occupent un créneau très spécialisé. « Rares sont ceux dans le monde, considère-t-elle, qui s'intéressent comme on le fait dans ma galerie, à l'œuvre portable en tant que forme d'art au même titre que les autres disciplines dites de création ; rares aussi sont les responsables de telles galeries qui possèdent quelque expertise.» Elle avoue cependant éprouver quelque difficulté à défendre ses thèses dans un monde qui limite l'art à quelques disciplines déjà bien reconnues ou qui ne met pas suffisamment l'accent sur la qualité de l'exécution. «Les bonnes idées ne manquent pas, dit-elle, mais il y faut aussi, dans ce domaine en tout cas, un sacré savoir-faire. Malgré leur apparente fragilité, les pièces doivent être solides et pouvoir résister. N'oubliez pas que ce sont des sculptures faites pour être portées.»

S'il est une chose que Jocelyne Gobeil démontre avec sa petite galerie, c'est qu'avec la foi dans ce que l'on fait, avec une stratégie moins tapageuse que discrète, moins commerciale que professionnelle, la réputation d'une maison se consolide rapidement et ne tarde pas à rayonner à l'extérieur de son périmètre local. □